Marisa Cornejo

El Taller de la Fragilidad



Halle Nord

HAUS
Espai d'art i pràctiques contemporànies

bau
BAU, CENTRO UNIVERSITARIO DE ARTES Y DISEÑO DE BARCELONA

REPUBLIQUE ET CANTON DE GENEVE

swiss arts council
prohelvetia

the politics of dreams

Elise Lammer

Présentation de l'exposition

À l'occasion de sa première exposition monographique institutionnelle à Genève, Marisa Cornejo (Santiago du Chili, 26 septembre 1971; vit et travaille entre Genève, Lausanne et Santiago) présente *El Taller de la Fragilidad*, (l'atelier de la fragilité) une série d'oeuvres qui abordent différentes expériences liées à l'exil, au déplacement et à la non-reconnaissance.

Que signifie revenir dans un pays qui a continué d'exister sans vous? Cette question traverse l'oeuvre de la plasticienne et autrice Marisa Cornejo depuis plusieurs décennies. Née au Chili pendant l'Unité populaire (Unidad Popular, du 4 septembre 1970 au 11 septembre 1973), contrainte à l'exil avec sa famille sous la dictature militaire, l'artiste ne cherche pas à retrouver un territoire perdu. Son travail interroge plutôt les formes d'une appartenance devenue discontinue, où la mémoire se construit à partir de fragments (réels ou imaginés) dont l'accès a été longtemps empêché.

Dans *Reflections on Exile* (1984), Edward Said, qui s'est attaché tout au long de sa vie à penser les effets politiques et existentiels de l'exil, décrit la capacité des personnes exilées à appréhender le monde à travers une conscience «contrapuntique», où plusieurs temporalités et plusieurs géographies coexistent sans jamais se fondre en un récit unique. Les photographies de Marisa Cornejo semblent habiter cet espace. En réoccupant, à l'âge adulte, des lieux au Chili dont elle avait été privée enfant, l'artiste ne met pas en scène un retour; elle documente plutôt l'écart qui sépare le souvenir du présent, l'image du vécu. Cette tension trouve une matérialité particulière dans *Los Tótems de mi Ausencia* (Les totems de mon absence), une dizaine de formes en plâtre qui ponctuent le sol de Halle Nord. Partiellement recouvertes de cartes postales du Chili, ces sculptures donnent corps à une mémoire longtemps réduite à la surface des images. Réalisées à partir de photographies prises par l'artiste lors de récents voyages au Chili, ces images réactivent des sites emblématiques dont les paysages ont été façonnés autant par les récits identitaires que par l'imaginaire touristique. Elles s'inspirent également des cartes postales que ses grands-parents envoyaient à l'artiste durant son enfance en exil, témoins figés d'un pays auquel elle ne pouvait accéder. L'artiste décrit ces stèles comme autant de tentatives de «guérir l'aplatissement que la chronologie moderne a imposé à notre histoire» en donnant du volume aux mémoires, afin qu'elles occupent l'espace.

L'exposition trouve également un écho dans les analyses de Nelly Richard. Dans *Crítica de la Memoria* (1990–2010), 2010, (Critique de la Mémoire), la théoricienne franco-chilienne montre que si la transition démocratique n'a pas effacé les fractures produites par la dictature chilienne, elle les a souvent recouvertes par un récit consensuel. Face à ce ramolissement de la transmission de la mémoire, l'art aurait la capacité de rendre perceptibles les continuités entre passé et présent, à l'instar du travail littéraire et plastique de Marisa Cornejo. En effet, que ce soit dans ses écrits, ses dessins ou ses sculptures, l'artiste laisse affleurer, parfois en creux, comment celui-ci continue de faconner les paysages, les objets et les corps. Axée en partie sur la thématique de la mère, une sélection de dessins et de peintures de rêves de l'artiste est également présentée à Halle Nord. Depuis 1997 – année qui correspond à la dernière exposition de Marisa Cornejo au sein du collectif La Panadería à Mexico City – l'artiste consigne quotidiennement ses visions oniriques sous la forme de dessins. Ceux-ci déplacent cette archéologie de la mémoire vers le corps. Dans *La Madre que me Enseña a Respirar*, (La mère qui m'apprend à respirer), la mémoire ne s'organise plus selon une chronologie des faits, mais selon une logique de la sensation et du souffle. La respiration devient une véritable opération critique qui viserait à défaire l'aplatissement produit par le traumatisme afin de restituer au corps sa capacité d'habiter l'espace. Les rêves élaborent ainsi une temporalité non linéaire, où mémoire individuelle et héritages collectifs coexistent sans hiérarchie. Au final, les dessins de Marisa Cornejo, à l'image de l'ensemble des oeuvres présentées dans *El Taller de la Fragilidad*, semblent proposer une traduction très intime de la conscience exilique: un espace où des réalités hétérogènes ne cherchent plus à se résoudre, mais à respirer ensemble.



Les curatrices et l'artiste: Veronica Valentini. Marisa Cornejo, Andrea Rodríguez Novoa, Elise Lammer.

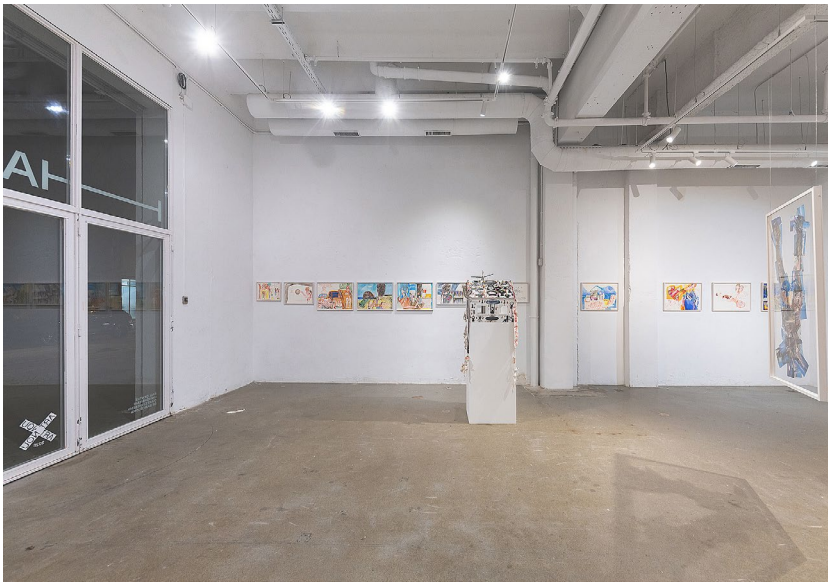
Artist's statement

El Taller de la Fragilidad présente un ensemble d'œuvres qui donnent une place à l'expérience de l'exil. L'expérience d'attendre des droits civiques. L'expérience de ne pas pouvoir vivre dans le pays où l'on est né. L'expérience d'être expulsée d'Europe. L'expérience de ne pas être reconnue comme réfugiée. L'expérience de ne pas être reconnue comme artiste contemporaine.

Les sculptures et objets sont accompagnés de dessins de mes rêves où la mère qui accompagne la création aide, hésite, ou ne parvient pas à donner vie. Devenir une mère qui sait respirer et accompagner dans la difficulté est un long processus. C'est une mère qui se cultive, qui traverse de nombreuses expériences de frustration pour apprendre à accompagner la fragilité avec patience. Elle n'est pas la mère parfaite du patriarcat, c'est une mère qui échoue aussi.

Marisa Cornejo





Marisa Cornejo – El Taller de la Fragilidad
Halle Nord, Genève
du 4 septembre au 10 octobre 2026

Marisa Cornejo – El Taller de la Fragilidad
HAUS, Espacio de Arte y Prácticas Contemporáneas, Barcelone
du 12 novembre au 23 décembre 2026

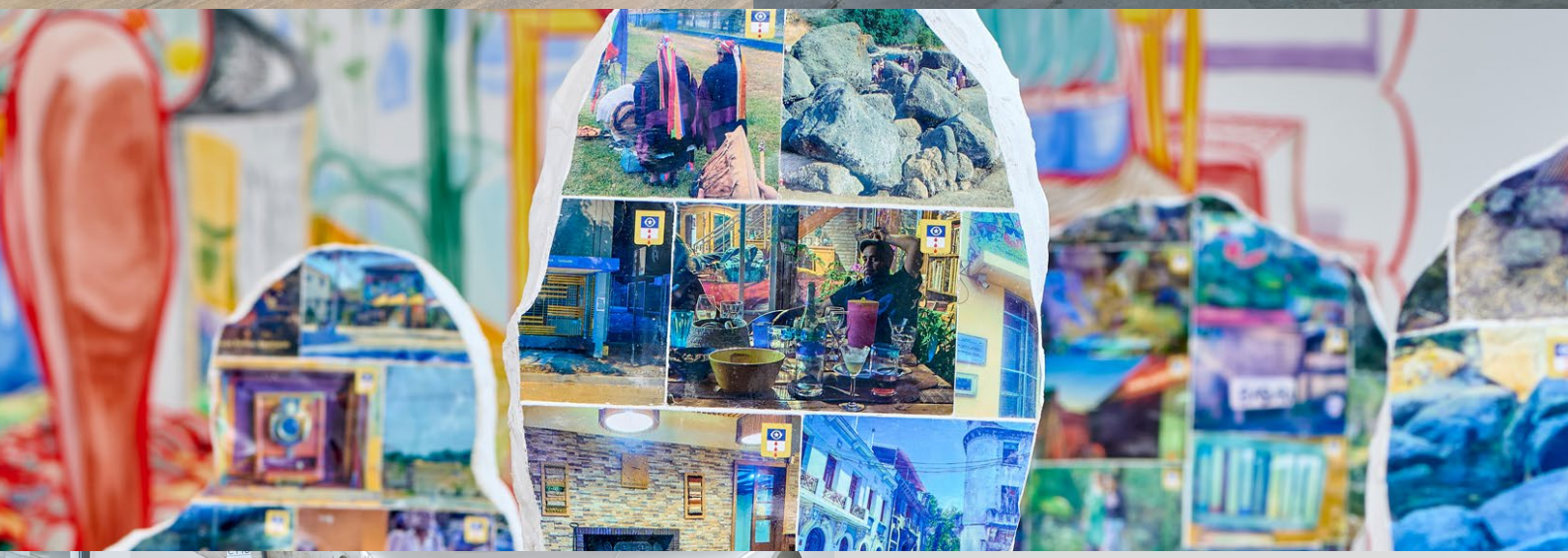
Commissariat: Elise Lammer avec Andrea Rodríguez Novoa et Veronica Valentini
Une coproduction Halle Nord, Genève, avec HAUS, Espacio de Arte y Prácticas Contemporáneas et BAR Projects, Barcelona

Photos: Thomas Maisonnasse, Genève; Alexandra Nurock, Genève; Eva Carasol, Barcelona; Stéphane Fretz, Lausanne.

Halle Nord, Genève







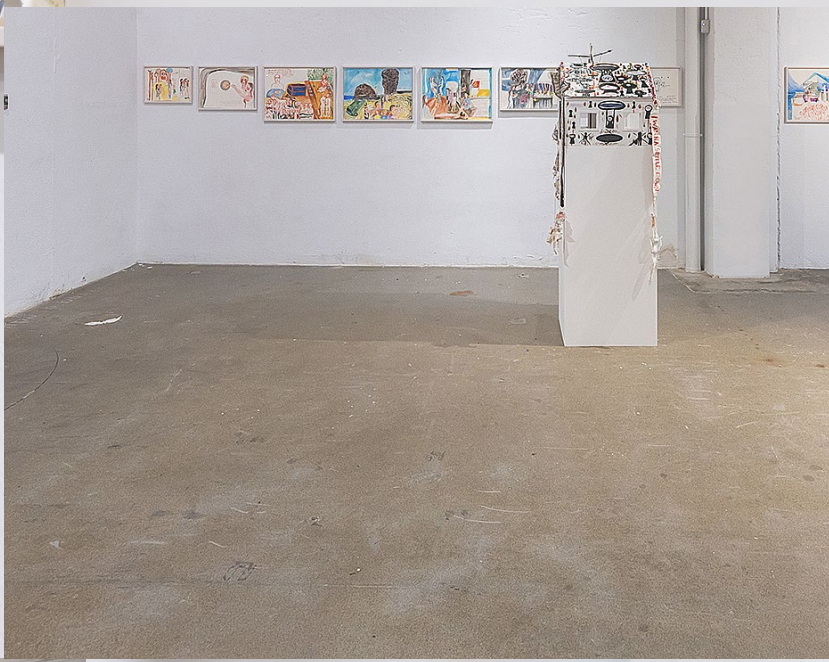




Haus, Barcelona











Activations



Jeudi 03 septembre 2026, 18:00
Vernissage de l'exposition et lancement du carnet *Los tótems de mi ausencia*.
Halle Nord • Place de l'Ile 1 • 1204 Genève



Mercredi 09 septembre, 19:00
Soirée lecture et discussion autour du livre *L'empreinte/La huella* (soirée en espagnol modérée par Pedro Jiménez Morras)
Librería Albatros • Humbert 6 • 1205 Genève



Vendredi 11 septembre, 18:00
Soirée lecture et discussion autour du livre *L'empreinte/La huella* (modérée par Pedro Jiménez Morras)
Halle Nord • Place de l'Ile 1 • 1204 Genève



Jeudi 24 septembre, 17:00
Visite guidée en présence de l'artiste
Halle Nord • Place de l'Ile 1 • 1204 Genève

Activations



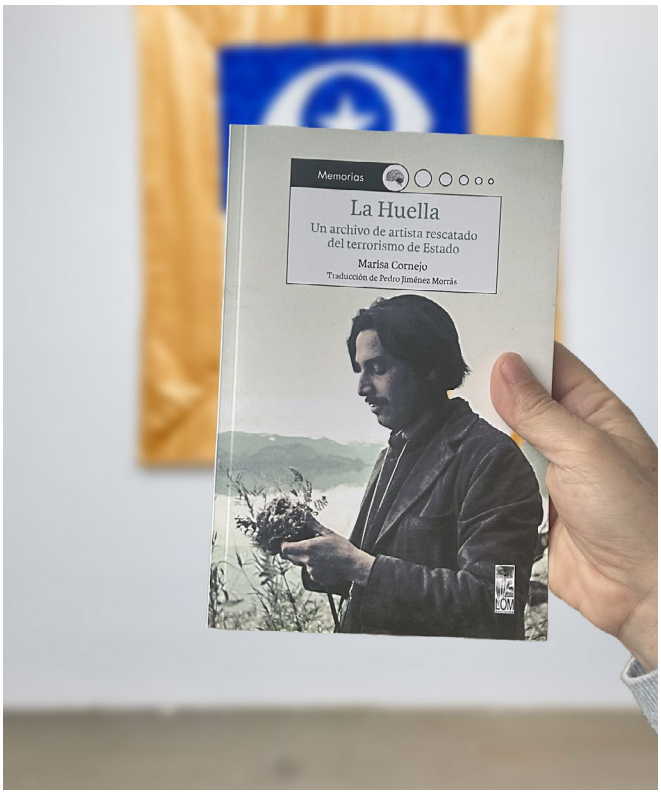
Jeudi 1er octobre, 17:00
Visite guidée en présence de l'artiste
Halle Nord • Place de l'Ile 1 • 1204 Genève



samedi 10 octobre, 17:00
Finissage en présence de l'artiste
Halle Nord • Place de l'Ile 1 • 1204 Genève



Jeudi 12 novembre, 19:00
Vernissage en présence de l'artiste
Haus • Ciutat de Granada 34-36 • Barcelona



Mercredi 9 décembre, 17:00
«Sobre archivos, terrorismos y transmisiones»
Conversation avec Mireia Sallarès
Haus • Ciutat de Granada 34-36 • Barcelona

1. Los tótems de nuestra re-existencia

Dans le cadre de l'exposition *El Taller de la Fragilidad* à Halle Nord, Genève, l'artiste réalise huit objets, huit sculptures en plâtre avec finition ciment, recouvertes sur une face de cartes postales du Chili.

«Pour contrer l'aplatissement que la chronologie moderne impose à notre histoire, je propose un processus qui donne du volume aux mémoires, afin qu'elles occupent l'espace. La série des totems de mon absence crée ainsi un espace à mi-chemin entre le cimetière et la cour de récréation.

J'ai vu ces totems dans le rêve *La Mère qui m'apprend à respirer*: après avoir vu cette mère prendre soin d'un bébé qui aurait pu être moi, l'aidant à respirer avec tranquillité et harmonie, je rentrais dans ma maison où je découvrais ces objets sculpturaux. De forme arrondie, semblable à un bonhomme de neige, faits de plâtre ou de ciment poli, arrondis de tous côtés sauf sur la face frontale, plane, qui les transforme en stèles. Sur cette surface, des cartes postales représentant des paysages de lieux traversés sont collées comme des carrelages, et recouvertes d'une surface brillante, proche de l'acrylique, qui les protège. Chaque totem est unique dans sa combinaison de cartes postales de lieux dont j'ai été exclue pour avoir grandi en exil.»



Marisa Cornejo, *Los tótems de nuestra re-existencia,* 8 objets en plâtres, couverts sur une face de cartes postales, 75 x 46 x 38 cm / 67 x 36 x 32 cm / 75 x 52 x 26 cm / 74 x 44 x 38 cm / 70 x 46 x 36 cm / 81 x 43 x 37 cm / 73 x 52 x 35 cm / 87 x 39 x 43 cm, 2026

1b. Trauma Dumping

Un des totems cache un dispositif simple diffusant une œuvre sonore de 2026 intitulée *Trauma Dumping*. Cette pièce consiste en un montage de deux documents: un monologue improvisé que l'artiste prononce au cours d'une marche dans la forêt primaire chilienne en 2022 et des extraits d'une conférence de l'anthropologue Rita Segato prononcée en 2025 à l'Université de Brasilia.



Marisa Cornejo, *Trauma dumping*, 2026, son, 38:52.
Voix de Marisa Cornejo (monologue, Madre Selva, Chili, 2022) et Rita Segato (Conférence *Palestina, un experimento parteaguas en la historia*, Université de Brasilia, Brésil, 2025, montage/mixage: Andrea Nucamendi Siliceo

2. Calidad y condicion migratoria

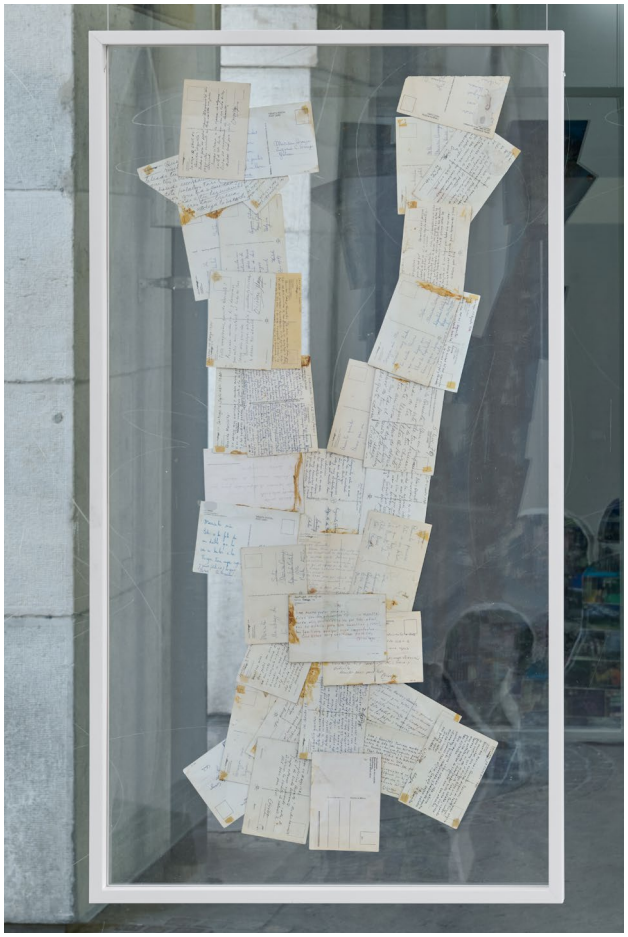


Marisa Cornejo, *Calidad y condicion migratoria,*
maison de poupée peinte, objets et collages,
52x52x56 cm, 2015-2026

3. Icara

Lorsque j'ai été invitée par le curateur et artiste Pablo Vargas Lugo à participer à l'exposition «Cronologías» à Temístocles 44, à Mexico en 1994, je savais que je devais utiliser cette collection de cartes postales et les transformer en trophée. Un ensemble d'images de paysages principalement horizontaux qui transmettaient d'une part la beauté des paysages chiliens et d'autre part un silence fasciste qui ne laisse aucune place au discours social autour de ces territoires, est devenu un puzzle à partir duquel j'ai construit un corps féminin disposé sur une table basse entre deux vitres. J'ai fabriqué deux autres tables plus hautes avec des paires de cartes postales exposées entre deux verres.

Ce geste consistant à donner à la collection de cartes postales une forme physique, domestique et «utile» visait à transformer les fragments douloureux de mon exil en quelque chose de normalisé, une tabula rasa silencieuse. On pouvait poser une tasse de café sur ce territoire duquel j'avais été arrachée, puis passer un chiffon pour la nettoyer, et rien n'avait changé. L'extraction de mon corps s'était faite sans laisser de traces. Mon exil avait été utile à un projet de développement dont il fallait avant tout nous exclure. La déchirure de ce territoire plein de possibilités somatiques castrées, aplati sur une table entre deux verres, était le témoignage disséqué d'une enfance sans grands-parents, sans famille, sans pays. Une ressource disponible pour ceux qui souhaitent s'installer et inventer un nouveau projet de vie dans le cadre des normes du néolibéralisme.





Marisa Cornejo, *Icara,* 35 cartes postales, plexiglas, 82×130 cm, 1994–2026

4. La madre que me enseña a respirar

La mère qui m'apprend à respirer est un rêve que j'ai fait lors de mon dernier voyage au Chili. Dans ce rêve, je me tiens face à une femme wtrès belle, sensible et aimante. Elle n'est ni blanche, ni indigène, ni noire: elle est métisse. Mon père me dit qu'elle est ma véritable mère. Je l'observe avec un bébé qui pourrait être moi sur ses genoux. Elle respire et aide le bébé à respirer, calmement et avec amour, sans peur.

Dans le rêve, je rentre ensuite chez moi: la maison est grande, avec plusieurs étages. Je n'ai ni honte ni crainte que mes amis viennent me rendre visite. Elle n'est pas parfaite, il y a encore du désordre, mais c'est ma maison. Dans certains espaces, comme des niches dans les fenêtres ou sur un meuble, je vois des objets que j'ai réalisés: ce sont comme des totems sur lesquels j'ai collé des cartes postales d'un côté. Ils ne sont pas parfaits, mais ce sont des créations qui contiennent les souvenirs de ma vie vécue. Je n'ai pas honte que mes amis visitent ma maison et nous célébrons ensemble.

Je vais dessiner ce rêve à grande échelle sur un mur de Halle Nord, à l'encre sur papier.

Au fond, ce rêve est le guide de toute cette installation. Cette mère qui m'apprend à respirer me permet de ne pas rester plate, le ventre contracté et les souvenirs écrasés en deux dimensions, sous l'effet du traumatisme. Le traumatisme contracte et aplatit les expériences somatiques: c'est une protection du corps pour ne pas être envahi par les émotions intenses du passé. Cette véritable mère, qui m'a été présentée dans mon rêve, me permet de respirer, de remplir et de vider mes poumons et mon ventre, à un rythme doux et apaisant, de passer du plat et du contracté à l'expansion dans l'espace.

Cette mère est l'archétype des déesses lunaires qui m'ont protégée en tant que migrante: des déesses nommées Inanna, Ishtar, Astarot, Tanit, Sarasvati ou Coyolxauhqui et qui m'ont appris à vivre.



Marisa Cornejo, *La madre que me enseña a respirar,*
encre et aquarelle sur papier, réalisé in situ,
353 × 300 cm, 2026

5. The politics of Dreams





5. The politics of Dreams

Sélection de 16 dessins de rêve avec figure maternelle, 2022-2026





Marisa Cornejo, *2022-08-03 / Un dolor tremendo (inspired by the movie Everything Everywhere All at Once)*, 2022, encre et aquarelle sur papier, 32 x 41 cm





Marisa Cornejo, *2022-09-14 / fucking expensive*, 2022, encre et aquarelle sur papier, 25 x 36 cm





Marisa Cornejo, *2022-09-14 / Estoy muy preocupada*, 2022, encre et aquarelle sur papier, 25 x 36 cm





Marisa Cornejo, *2023-05-11 / I push and push and give birth*, 2023, encre et aquarelle sur papier, 36 x 50 cm





Marisa Cornejo, *2024-01-04 / Como el sueño de Carl Jung*, 2024, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm





Marisa Cornejo, *2024-03-07 / La cabeza de mi tía como un paisaje*, 2024, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm





Marisa Cornejo, *2024-04-05 / Quiero desarmarlos*, 2024, encre, pastel et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm





Marisa Cornejo, *2024-11-07 / Old communists dancing*, 2024, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

Marisa Cornejo, *2024-12-24 / una mesa que decía Pinochet*, 2024, encre sur papier, 32 x 41 cm

Marisa Cornejo, *2025-08-31, Si me asimilo*, 2025, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

Marisa Cornejo, *2025-09-20, Piedras oscuras y Charlie Kirk*, 2025, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

Marisa Cornejo, *2025-10-03 / Te ves hasta más grande*, 2025, encre et aquarelle sur papier, 36 x 50 cm

Marisa Cornejo, *2025-10-08 / Huge mistakes*, 2025, encre et aquarelle sur papier, 36 x 50 cm

Marisa Cornejo, *2025-10-14 / El último pedazo de queso*, 2025, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

Marisa Cornejo, *2025-10-20 / una boca pidiendo aire y alimento*, 2025, encre et aquarelle sur papier, 36 x 50 cm

Marisa Cornejo, *2026-06-05 / I don't want to be part of your scenography*, 2026, encre et aquarelle sur papier, 30 x 40 cm

6. Testigos



Marisa Cornejo and Stéphane Fretz, *The Right to Return*, textile, réalisé par Thomas Kasterine, 180x150 cm, 2026

7. Édition

200 cartes postales

200 photographies ont été sélectionnées parmi celles faites par Marisa Cornejo et son partenaire Stéphane Fretz durant un séjour au Chili en décembre 2025 et janvier 2026. Ce sont des photographies prises au téléphone portable sans projet particulier sur différents lieux du séjour, de Santiago à la région de l'Araucanie dans le sud. Elles archivent les panoramas traversés, les beautés naturelles, les scènes citadines, les interactions familiales ainsi que les moments de retrouvailles avec les cousin·es, les ami·es, compagnon·nes d'exil.

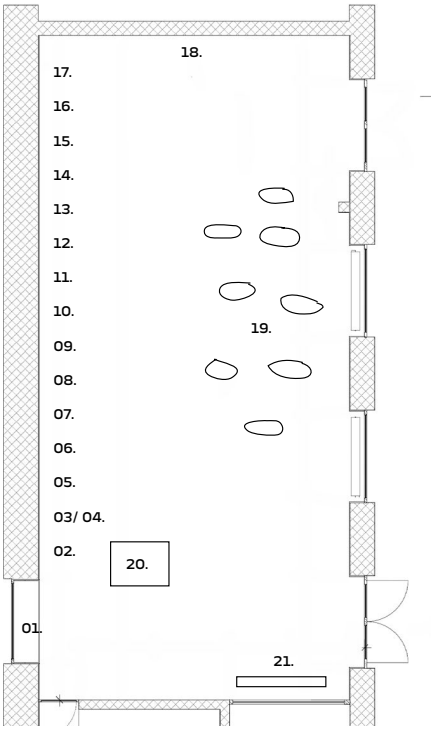
Les images ont été traitées en exagérant la séparation des couleurs, les contrastes et la saturation. Des légendes, sous forme conventionnelle ou présentés comme des sous-titres qui accompagneraient une capture d'écran, donnent des indications sur les lieux et les protagonistes ou sur les émotions ressenties.

En collaboration avec les éditions art&fiction, les cartes seront mises en vente sous forme de petits carnets de 10 cartes.



Titre: *Los tótems de mi ausencia*
Photographies: Marisa Cornejo et Stéphane Fretz
Format: 10,5 x 14,8 cm
Pages: 200 cartes différentes
Graphisme et photolithographie: Indoors, Lausanne
Impression numérique: TBS La Buona Stampa, Pregassona
Édition non-limitée, les cartes sont diffusées à la pièce ou en carnet de 10 cartes. Il est prévu de faire une édition limitée de la série complète.

Plan de salle



01. *Los tótems de mi ausencia*
Édition non-limitée de 200 cartes postales, 2026, 10,5 x 14,8 cm, impression numérique. Co-édition avec art&fiction.
La pièce: CHF 2.-, le carnet de 10 cartes: CHF 15.-

02. *The Politics of Dreams, 2022-08-03 / Un dolor tremendo (inspired by the movie Everything Everywhere All at Once),* CHF 2'500.-
2022, encre et aquarelle sur papier, 32 x 41 cm

03. *The Politics of Dreams, 2022-09-14 / Estoy muy preocupada,* CHF 1'900.-
2022, encre et aquarelle sur papier, 25 x 36 cm

04. *The Politics of Dreams, 2022-09-26 / Fucking expensive,* CHF 1'900.-
2022, encre et aquarelle sur papier, 25 x 36 cm

05. *The Politics of Dreams, 2023-05-11 / I push and push and give birth,* CHF 3'000.-
2023, encre et aquarelle sur papier, 36 x 50 cm

06. *The Politics of Dreams, 2024-01-04 / Como el sueño de Carl Jung,* CHF 4'000.-
2024, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

07. *The Politics of Dreams, 2024-03-07 / La cabeza de mi tia como un paisaje,* CHF 4'000.-
2024, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

08. *The Politics of Dreams, 2024-04-05 / Quiero desarmarlos,* CHF 4'000.-
2024, encre, pastel et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

09. *The Politics of Dreams, 2024-11-07 / Old communists dancing,* CHF 4'000.-
2024, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

10. *The Politics of Dreams, 2024-12-24 / una mesa que decia Pinochet,* CHF 2'500.-
2024, encre sur papier, 32 x 41 cm

11. *The Politics of Dreams, 2025-08-31, Si me asimilo,* CHF 4'000.-
2025, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

12. *The Politics of Dreams, 2025-09-20 / Piedras oscuras y Charlie Kirk,* CHF 4'000.-
2025, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

13. *The Politics of Dreams, 2025-10-03 / Te ves hasta más grande,* CHF 3'000.-
2025, encre et aquarelle sur papier, 36 x 50 cm

14. *The Politics of Dreams, 2025-10-08 / Huge mistakes, 2025,* CHF 3'000.-
encre et aquarelle sur papier, 36 x 50 cm

15. *The Politics of Dreams, 2025-10-14 / El último pedazo de queso,* CHF 4'000.-
2025, encre et aquarelle sur papier, 46 x 62 cm

16. *The Politics of Dreams, 2025-10-20 / una boca pidiendo aire y alimento,* CHF 3'000.-
2025, encre et aquarelle sur papier, 36 x 50 cm

17. *The Politics of Dreams, 2026-06-05 / I don't want to be part of your scenography,* CHF 2'400.-
2026, encre et aquarelle sur papier, 30 x 40 cm

18. *La madre que me enseña a respirar,* CHF 18'000.-
encre et aquarelle sur papier, 353 × 300 cm, 2026

19. *Los tótems de nuestra re-existencia*
2026, 8 objets en plâtres, couverts sur une face de cartes postales dont une produit du son, 70 x 46 x 36 cm / 75 x 46 x 38 cm / 87 x 39 x 43 cm / 75 x 52 x 26 cm / 74 x 44 x 38 cm / 73 x 52 x 35 cm / 67 x 36 x 32 cm / 81 x 43 x 37 cm (montage et mixage: Sonomaîtrika) CHF 1'300.-/pièce, CHF 8'000.-/ensemble

20. *Calidad y condicion migratoria,*
2015-2026, objet: maison de poupée peinte et collages, 52x52x56 cm CHF 4'800.-

21. *Icara,*
1994, 35 cartes postales, plexiglas, 130 × 82 cm CHF 7'200.-

22. *Vivir del otro lado del mundo,*
1994, 2 cartes postales, entre deux plexi, 20×15 cm (au bureau) coll. de l'artiste

Special thanks to:
Elise, Justine, Fred, Stefania, Stéphane, Fabiana, Katya, Tom, Alula, Renaud, Hayin, and MCStudio

Marisa Cornejo dessine ses songes depuis bientôt trente ans

Plasticienne *L'artiste chilienne vivant entre Lausanne et Genève consigne ses rêves dans des cahiers depuis 1997 et en tire toute sa création. Elle expose une œuvre puissante à Halle Nord, au bout du lac.*

Florence Millioud

Il ne faut pas la prier deux fois de filer au lit, Marisa Cornejo adore l'heure du coucher. Et rien à voir avec une tendance marmotte ou le pli d'une couche-tôt, au contraire, pour elle, c'est l'heure du travail. Celle des rêves! L'artiste sourit, cette façon de voir les choses… l'amuse.

Dans son atelier lausannois fait d'une seule pièce perchée au bout d'un escalier qui penche, on aurait pu la trouver pythie. Mais c'est une plasticienne au long cours, née au Chili juste avant le coup d'État de Pinochet et successivement exilée en Argentine, en Bulgarie, en Belgique, au Mexique, en Angleterre, en Suisse, qui l'habite. Avec le plein de couleurs, aux murs, au sol, sur la table de travail, dans ses dessins. L'atmosphère y est à la fois poignante et apaisante, le temps arrêté… entre l'intime et l'appel de l'ailleurs.

Marisa Cornejo est à l'œuvre, en ligne de mire: une première exposition en solo dans une institution genevoise et toute une cohorte de stèles à façonner. À orner. Elle les a vues dans un rêve!

Tout est noté, et vite

«C'étaient des sortes de totems un peu fragiles, ils étaient posés chez moi. C'était un peu le bazar et, à la fois, un peu rangé. Mais je n'avais rien à cacher et donc pas peur de laisser entrer des gens dans mon intérieur. Dans ce rêve, poursuit-elle, il y avait aussi mon père. Il me présentait une femme métisse en me disant que c'était ma vraie mère – ce qu'elle n'était pas. Mais elle m'apprenait à respirer comme on le fait avec un bébé pour qu'il se calme.»

Oui… Marisa Cornejo se souvient de ses rêves. De tous ses rêves. Elle les note au réveil ou dans le train et surtout le plus vite possible, c'est dire si depuis 1997, sa bibliothèque des rêves vaut celle d'un collectionneur compulsif.

«Je découvre toujours quelque chose que je n'attendais pas de moi, dit-elle. Le rêve parle de choses qu'il faut écouter. Il nous transmet aussi des vérités qui ne servent pas toujours sur le moment, mais parfois a posteriori. Dans celui des stèles, l'apparition de cette figure maternelle apaisante m'incitait à devenir une créatrice qui respire, doucement. Et qui traite ce travail avec douceur, avec soin, a contrario de l'idée répandue de l'artiste qui part en guerre et qui monte au front pour créer. En fait, pour être artiste, pour savoir à qui on parle, il faut se connaître soi-même.»

Dans le seul dessin monumental de l'exposition genevoise à Halle Nord, la créature du rêve de Marisa Cornejo est dans son rôle de matrice plus encore que dans celui de la mère. Presque statufiée, elle veille, intouchable. Inébranlable. Les stèles disposées dans l'espace d'exposition forment comme une garde rapprochée et dessinent un parcours dont la ligne droite est exclue. Illusoire… comme dans la vie. Et si stérile dans l'art.

Formation familiale

Là plasticienne a fait ses classes artistiques, enfant, autour de la table familiale. «Avant le coup d'État, avant qu'il ne soit emmené et torturé, mon père était prof de beaux-arts au lycée et à l'Université du Chili à Santiago. Il nous a toujours encouragés à créer librement, en s'amusant. Puis dans notre parcours d'exilés, s'il nous est arrivé d'habiter des quartiers difficiles pour les migrants, à la maison, l'espace pour créer était toujours agréable. En changeant de pays, on changeait de langue à apprendre, mais le dessin est resté ce mode d'expression durable que je pouvais passer d'un endroit à un autre. C'était fluide, ça l'est resté. Je ne peux donc pas dire qu'à un moment donné, j'ai décidé d'en faire un métier.»

Il y a quand même eu les Beaux-Arts à Mexico, suivi d'un temps plus conceptuel, toujours dans la capitale mexicaine, très expérimental et très branché art contemporain avec le collectif La Panaderia, qui a fait surgir de grands noms. Et longtemps après, il y a eu la HEAD à Genève. Marisa Cornejo ne le dit peut-être pas comme ça, ouvertement, mais on le ressent fortement: si le passé l'habite, elle est dans l'envie de connaître la suite. D'avancer. C'est ce savoir être qui articule son travail, une énergie qui dirige ses dessins, délie leurs écritures – parfois critiques, parfois à la première personne – et développe ses compositions coups de poing. Existentialistes!

Le récit est limpide, on le suit, chapitré avec des figures qui reviennent. Le trait rappelle l'entrain, la légèreté d'une illustration en décalage total avec l'intranquillité ambiante, c'est émouvant, mouvant, le temps et l'action ne sont jamais figés dans les pages de Marisa Cornejo. Le signe de l'espoir, de l'acceptation?

«C'est à travers les rêves que j'ai su ce qui m'était arrivé, enfant. Que j'ai vu ma maison réquisitionnée par l'armée, les livres jetés à terre, mon père fait prisonnier. C'est en dessinant ces événements que je me rends compte que j'y ai survécu, que j'ai cette résilience en moi. Et s'il y a des choses que je n'ai pas envie de dessiner, ni de savoir, cette pratique m'a appris à les accueillir, à les accepter.»

Peinture et partage

Le président Trump, le Chilien Augusto Pinochet, des mers de cadavres, des animaux féroces, des bombes… Marisa Cornejo n'a pas que de bonnes fréquentations dans son sommeil. Mais c'est «sa petite cuisine domestique», appuie-t-elle.

Autrement dit, c'est cette dimension où elle «arrange beaucoup de choses personnelles». Mais pas que! Artiste, elle sait la nécessité du partage, elle sait aussi faire avec ces rêves qui se savent épiés, examinés et qui, ainsi challengés, pourraient finir par corser l'exercice. Ou à l'inverse, se défiler. Elle sourit, ça arrive.

L'art dans tout ça? À quel moment intervient-il? Arrive-t-il à défendre son territoire? «Il n'illustre pas, mais il exprime ces rêves qui alertent sur des dangers, qui permettent de rester connecté à d'autres énergies alors que des pouvoirs cherchent à anéantir la culture, comme dans mon pays natal et ailleurs. Et l'art peut aussi rappeler que les rêves touchent à la conscience écologique. Plus on s'approche de soi, plus on se construit une richesse intérieure, moins on consomme de choses superflues!»



«Estoy muy preocupada», 2022, encre et aquarelle. Marisa Cornejo

Genève, Halle Nord, jusqu'au 10 oct, du ma au sa (14h-18h). halle-nord.ch



The Afghan Whigs, moins sérieux qu'ils en ont l'air. Greg Dulli est au centre. Orlando-Perkins

La classe folle de «Soft Control» lui vaudra un supplément de bisous. Revenu aux affaires en 2014 après un long hiatus, le groupe de Cincinnati retrouve avec ce 10e album ce qui faisait l'attrait de ses premiers albums, et qu'il rechercha depuis lors. Cette espèce de nostalgie à la fois triste et réconfortante que Dulli porte dans sa voix toujours à la limite de la justesse harmonique, cette façon de faire coexister un piano solitaire sous une myriade de guitares en vibrato, ce rock vespéral traversé d'un soleil mourant illumine «Soft Control» et rend son écoute addictive.

Du pointillisme stellaire de «Jungle Roux» au *crooning* poisseux de «My Lover», Dulli explore à nouveau les territoires communs entre le vintage et le moderne, se fichant des modes comme de son premier jean, convoquant une trompette lasse pour pleurer ses regrets sous la lune de La Nouvelle-Orléans («The Deepest Part of the Darkest Shadow»), ouvrant sur le pépiement d'oiseaux un «Mariah Luster» que vient déranger un tuba sans que personne n'y trouve à redire, accrochant ses volutes vocales à la ligne de fuite d'un synthétiseur en partance vers l'horizon dans «A Simulation», le genre de chanson dont les teintes automnales arrachent à l'âme des sanglots longs mais jamais monotones.

Francois Barras

Article signé Florence Millioud paru dans le 24Heures et la Tribune de Genève, le 8 septembre 2026 à l'occasion de l'exposition de l'artiste à Halle Nord, Genève.

SAMUEL SCHELLENBERG

L'ONIRIQUE EST AUSSI POLITIQUE

Art ▸ Toute l'exposition repose sur une grande œuvre d'encre et d'aquarelle, *La madre que me enseña a respirar* (2026). Elle montre plusieurs personnages, dont une femme métisse qui souffle sur le crâne d'un bébé qu'elle tient dans ses bras. «C'est un rêve que j'ai fait en janvier, explique Marisa Cornejo. Mon père m'y présentait cette femme comme étant ma vraie mère, qui m'apprenait à respirer.»

Dans l'exposition «El Taller de la Fragilidad» (l'atelier de la fragilité), à l'espace d'art genevois Halle Nord, l'œuvre est accompagnée d'un cimetière de totems blancs au sol, tapissés côté face de photos issues des archives de l'artiste, reproduites comme s'il s'agissait de cartes postales. Ces formes émanent aussi de son rêve, fait alors que l'artiste était au Chili en compagnie de sa mère – un moment «un peu stressant». En déconstruisant le songe, Marisa Cornejo comprend que le souffle de sa génitrice rêvée est là pour l'aider à se détendre, également dans le contexte du retour au pouvoir de l'extrême droite.

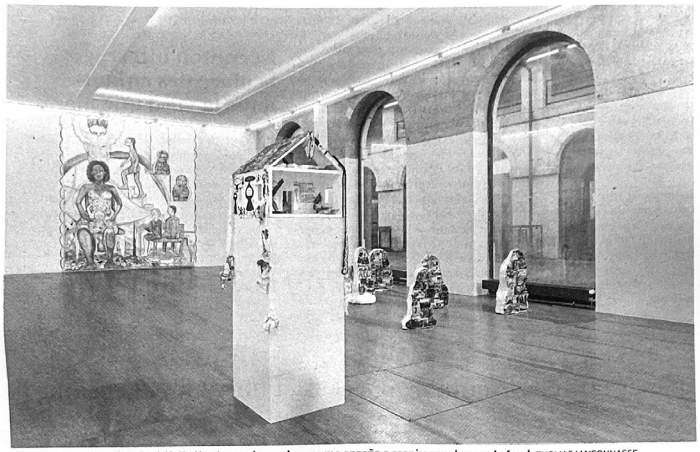
Par le filtre onirique, les thèmes de la mémoire, de l'exil ou de l'actualité mondiale tourmentée surgissent volontiers dans le travail de l'artiste, qu'il soit plastique, installatif ou performé. Originaire du Chili, la famille *Cornejo* a dû fuir le pays après le putsch de Pinochet en septembre 1973 – la *petite Marisa avait 2 ans* –, s'engageant *dans un long périple passant par l'Argentine, la Bulgarie, la Belgique, le Mexique* ou la Grande-Bretagne, avant de s'installer dans la région genevoise.

«Donner une place au trauma»

Depuis ses années mexicaines, durant lesquelles Marisa Cornejo a étudié la danse puis les arts visuels – un cursus complété par un master à la HEAD –, sa production artistique s'inspire directement de ses songes, qu'elle consigne chaque matin, par le dessin et l'écrit. La famille de l'artiste y est souvent protagoniste, notamment le père, Eugenio d'un accrochage au Commun et d'un livre (*L'Empreinte*, Ed. art&fictiorf).

Sans chercher à «retrouver un territoire perdu», le travail de l'artiste «interroge plutôt les formes d'une appartenance devenue discontinue, où la mémoire se construit à partir de fragments (*réels ou imaginés*) dont l'accès a été longtemps empêché», écrit la commissaire de l'exposition, Elise Lammer, jusqu'il y a peu directrice de Halle Nord.

Ainsi, dans sa série de cartes postales, par ailleurs reproduite en édition limitée, l'artiste explique avoir voulu «rendre hommage à cette perte» représentée par tous ces endroits du Chili où



«El Taller de la Fragilidad», à Halle Nord, avec *La madre que me enseña a respirar* sur le mur du fond. THOMAS MAISONNASSE

Les cartes postales font écho à celles que la jeune Marisa Cornejo a reçues de ses grands-parents chiliens

celles que la jeune femme a reçues de ses grands-parents, exposées à Genève dans un cadre vitré double face, avec images et textes. Disposées en *V*, elles évoquent un corps en chute libre – l'œuvre s'appelle *Icara* (1994-2026) –, surtout vues depuis l'extérieur de cet espace-aquarium. Une portée dramatique contrastant avec les écrits souvent affectueux (à défaut de pouvoir raconter la dictature).

À Halle Nord, un mur propose seize encres et aquarelles de la série *The Politics of Dreams*, réalisées entre 2022 et 2026. Comme le sous-entend ce titre, tous les dessins ont une dimension de racisme et d'économie, dans une perspective décoloniale. «Pour le sociologue péruvien Aníbal Quijano, la notion de 'race' et le racisme ont permis au capitalisme de réaliser sa première grande accumulation.»

Au fil des rêves, dûment datés et plus ou moins densément annotés, on voit l'extrémiste de droite étasunien Charlie Kirk, entre deux montagnes-totems «de pierres très obscures»; alors que dans une autre composition, une figure qui pourrait être l'artiste crie «Asesinos!» à Netanyahu, Thatcher ou Kissinger, ce dernier ayant joué un rôle majeur dans la fin de l'Unité populaire de Salvador Allende. Gaza est aussi là, avec ses enfants sacrifiés, pas loin d'un observatoire en construction.

Un article à défendre

L'exposition est complétée par l'installation *Calidad y condición migratoria (2015/2026)*, qui a pour base l'ancienne maison de poupées des enfants de Marisa Cornejo, avec quelques jouets en mauvaise posture. «Si tes propres droits humains ne sont pas respectés, comment peux-tu avoir une maison de poupées?», interroge l'artiste basée entre Lausanne et Genève, dont l'atelier se trouve à l'Usine Kugler.

Un collage de documents parachève l'installation, résumant les demandes d'asile successives effectuées par les parents de l'artiste, pays après pays, pour questionner l'article 13 de la Déclaration universelle des droits humains. Il décrète que «toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un Etat», et que «toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays». «Cet article n'est défendu par aucune agence onusienne, alors que l'article 14, dédié aux questions d'asile, bénéficie du Haut-Commissariat pour les réfugiés», basé à Genève. Une injustice à réparer. ▮

Article signé Samuel Schellenberg paru dans Le Courrier, du 11 septembre 2026 à l'occasion de l'exposition de l'artiste à Halle Nord, Genève. C'est le premier article à citer *The Politics of Dreams*.